

Quatre textes des années 92-93 De Jean-Paul Damaggio

- 1) La face cachée des dictionnaires : intervention à Montauban dans le cadre de l'Institut d'Estudis Occitan en présence de l'auteur d'un dictionnaire occitan : Rapin. p.1
- 2) Le conte sous-réaliste du trésorier : la couverture du livre sur Cayrou, p. 5
- 4) La respiration des statues... de Bourdelle, p.9
- 3) Dialogue involontaire entre un créateur et son personnage, le 28 juin 1958, p. 13

La face cachée des dictionnaires

Pour cette intervention trois mots me suffiront: nation, américain, et jurer. C'est juré, je vous parlerez presque sans jurer.

Évitons-nous l'introduction pour entrer de suite dans le vif du sujet sans trop lui faire mal. Indiquons que je n'ai pas publié de dictionnaire mais que dans un journal intimiste j'ai tenu une rubrique qui s'appelait "dictionnaire du dogmatisme" où j'ai étudié les mots suivants et dans cet ordre non alphabétique : vérité, peuple, démocratie, lutte, autocritique, petit, immatriculation, mot, manichéen, manuel et fin. L'objectif était d'en donner leur version doublement dogmatique (à la sauce de l'Est et à la mode de l'Ouest).

Le mot "nation".

L'ami Taupiac en parle dans le dernier numéro de L'Occitan N°99 sous une forme humoristique. "Fa pas rire degun de dire que la França es un Estat-Nacion e tot lo mond crei aci que ciutadanetat (es a dire apertenéncia a una realitat politica que s'apèla un Estat) e nacionalitat (es a dire apertenéncia a una comunitat que s 'apèla una nacion), son de tèrmes sinoninimes. Mas, metètz lo nas en defora de l'exagon e digatz a Edimborg que, fin finala èsser escocès o anglès, es la meteisse causa, e vos faretz recebre a cops de pès al cuol"

Que le terme nation puisse signifier communauté, ce n'est pas moi qui vais le contester, et encore moins beaucoup d'arabes. Il se trouve que la France a connu aussi ce sens du mot nation par exemple quand Mirabeau au moment des cahiers de doléances de 1789 se faisait le porte-parole "de la nation provençale", je reprends ses propres termes. Il se trouve que les doléances furent telles que la France a connu une révolution ce que Taupiac semble oublier, une révolution qui transforma entre autre le sens français du mot nation pour lui donner celui de "souveraineté". Et en effet la souveraineté passe par l'Etat. Les Anglais ont longtemps fait passer la souveraineté par la royauté donc la nation resta une communauté d'où le tournoi des cinq nations. Aucun mot n'a de sens

en dehors de l'histoire et on voit bien comment l'humour de Taupiac se retourne contre lui car si tous les pays du monde avaient adopté l'idée républicaine alors il n'y aurait pas besoin d'insister chez nous pour parler d'Etat-Nation. Je reconnais cependant que nous vivons une époque où la souveraineté de la nation française semble ne plus passer par l'Etat. L'esprit monarchique a tendance à prendre sa revanche et il est dans ce cas probable que le retour de l'expression "Etat féodal" soit de saison.

Tout en laissant ces considérations, si je puis me permettre une comparaison avec la vie courante, je vais parler de l'attitude française et américaine face à la pompe à essence. Il se trouve qu'aux USA (où la nation américaine est au-dessus des Etats) quand vous prenez de l'essence pour votre voiture le plus souvent vous n'avez pas à descendre du véhicule. En conséquence, si par cas vous allez là-bas et que vous dites à un Nord-américain qu'une marque de civilisation c'est de descendre se servir soi-même à la pompe, vous risquez un coup de pied au cul pour insulte au Dieu automobile. Ainsi va la vie et ma conférence est de cette matière lancée sur le deuxième mot : américain.

Le mot américain

Dans son dictionnaire, Rapin le traduit par *american* ce que je partage totalement d'autant que, comme pour quelques autres mots, ça nous prouve que la langue occitane est plus proche que la langue française, de l'anglais (humour). Bref gloire à notre langue sauf que je conteste le mot français !

A ma connaissance l'Amérique est un continent et l'Américain, l'habitant du continent. Je ne vais pas revenir sur la naissance de ce mot Amérique si ce n'est pour rappeler que nous le devons à Amérigo Vespucci, ce fils de banquier vénitien qui, dans une générosité typique de bien des italiens, a contribué à développer le commerce sur l'Atlantique au détriment de celui de la Méditerranée tuant ainsi la force des banquiers ... vénitiens. Bref, les Mexicains sont aussi des Américains et je ne crois pas innocent le fait que les habitants des Etats Unis se prennent à eux seuls pour les habitants de tout le continent. On peut les excuser. Peut-être que quand ils se libérèrent des colons britanniques, ce qui leur valut le nom de Yankee, ils pensaient que petit à petit leurs Etats couvriraient tout le continent. Nous savons aujourd'hui que le Brésil à lui seul est aussi grand que les USA (sans l'Alaska acheté, déjà, à la Russie). Bref, je revendique pour les habitants des USA le droit d'utiliser un autre mot qu'Américain. Il est évident que les Espagnols pour ne pas peiner leurs ex-colonies utilisent souvent le mot *Norteamericano* quand ces ex-colonies utilisent le mot Yankee comme un juste retour du bâton. Nous pourrions donc dire Nord- américain, ce serait un moindre mal. Mais, fidèle à la stratégie évoquée souvent par Taupiac, j'ai regardé à l'extérieur de l'hexagone et j'ai découvert *statutinense* et *estadounidense*. Qui plus est, l'occitaniste Teulat utilise le mot *estaturenc*. Pour ma part je me battraï aussi longtemps qu'il le faudra pour faire rentrer dans le dictionnaire français le mot *Etatsunien*, une façon de ramener à la juste place des prétentieux sans limite.

Le mot jurer

Et j'en viens maintenant au mot jurer. Il a une face cachée qui me passionne. Au Tribunal, au moment clef, on vous demande de jurer de dire toute la vérité. Quel nom donner à l'action que fait le témoin quand il jure au tribunal ? Je n'ai pas trouvé de mot. Par contre, quand un paysan jure derrière son tracteur, il produit un juron. J'ai la conviction que la langue occitane est, en jurons, très riche et tristesse de constater que les dictionnaires n'ont pas à ce jour osé en rendre compte.

Ce mot juron mériterait sans doute un livre. Quand en français on dit *merde*, en oc on dit *MilaDius* ! D'un gros mot, on passe à un juron, même si Mille Dieux ne me paraît pas très blasphématoire car après tout depuis que les hommes existent ils ont bien dû avoir à faire (je n'ai pas dit créé ce qui serait une idée prétentieuse) à un millier de dieux. Qu'exprime le juron, comment le définir, et quel rapport avec le fait de jurer à quelqu'un qu'on va tenir sa promesse.

Ma promesse était de m'en tenir à trois mots, ce que j'ai fait mais même si je me suis dispensé d'introduction je me dois tout de même de faire une petite conclusion. J'avais intitulé ma contribution à la soirée : la face cachée des dictionnaires et je crains que vous ne saisissiez pas le rapport entre le titre et mes explications aussi voici mes derniers éclaircissements.

Conclusion

N'ayant que peu de capacités à inventer j'ai repris ce titre du livre que voici : la face cachée du T07. Je ne vais pas m'étendre sur T07 qui rappellera peut-être pour vous un micro-ordinateur de chez Thomson du temps où l'Etat payait Thomson à faire des ordinateurs que l'Etat ensuite achetait et j'avoue qu'en ce domaine l'Etat me pose problème. Notez tout de même cette façon idiote de nommer les choses : pourquoi T07 ? peut-être pour faire entendre T 007 ? Il faut le reconnaître, parfois la France ne sait pas nommer le monde. Comparez T07 et Macintosh, 605 et Mercedes. Vous le savez sans doute, c'est en 1899 à Nice qu'un pilote de chez Daimler décida, suite à la victoire dans une course, de donner à la voiture le nom de sa fille d'où ce nom espagnol pour une marque allemande qui, il est vrai, ajoute des numéros en disant par exemple Mercedes je ne sais combien. Quand aux plaques minéralogiques sans doute que la France a, en la matière, le pompon de l'art bureaucratique. Mais voyez comme je me laisse entraîner de T07 en minéralogie loin de la fameuse face cachée.

Ce livre la face cachée du T07, j'y ai passé un été dessus et si vous voulez tout savoir ce n'était pas un bel été. C'était du temps où je trafiquais les ordinateurs. Je tapais un programme de trois lignes et voilà que mon clavier ne frappait plus des lettres mais lançait des notes de musique. Quel dommage que je n'ai pas pour mon ordinateur actuel un livre équivalent, il me permettrait sans doute de pouvoir faire des accents graves sur le O. J'en profite pour noter que si quelqu'un peut me faire l'inventaire des langues qui utilisent des accents aigus et graves j'en serai ravi. Pour le moment, dans mon ignorance je compte le français et l'occitan unis dans la même galère. Bref, la face cachée c'est voir en dessous du clavier s'il y a la plage. Pour les non-esthètes en affaires informatiques disons que la face cachée c'est quand vous soulevez le capot de votre voiture (sauf que si vous le faites, à défaut de plage c'est une panne que vous avez).

Les dictionnaires se présentent de façon scientifique et parfois on les imagine d'une pureté à faire frémir les livres de littérature, d'histoire ou d'art. Or il faut se méfier des livres et je précise que si j'en ai écrit quelques uns, c'est uniquement pour pouvoir me méfier d'abord des miens. Et il faut se méfier en premier lieu des livres dont on croit n'avoir rien à craindre : les dictionnaires.

Aujourd'hui les dictionnaires français ont même une raison d'être considérés plus dangereux que les dictionnaires occitans : ils n'ont plus de noms d'auteur. D'un côté ils sont ainsi plus scientifiques en tant que produit d'une équipe et j'avoue que je m'étonne que chez les occitanistes cette pratique n'ait pas encore court. Surtout ne me parlez pas de l'équipe du GIDILOC qui, n'ayant jusqu'à présent eu comme tâche que de passer le dictionnaire Alibert au scanner pour le mettre ainsi sur disquette, n'a donc rien fait de

linguistique.

De l'autre côté les dictionnaires sont plus consensuels (pas peu sensuels) sous l'irresponsabilité générale... d'une équipe.

Se méfier du dictionnaire c'est chercher à retrouver le sens de l'histoire à travers un mot (voilà ce que j'ai essayé de dire autour du mot nation), le sens du présent aussi et donc de la géographie (voir mes problèmes avec le mot américain), et aussi le sens propre de la langue dans ce qu'elle a d'original pour jouer avec les mots ou les déjouer. Merci en l'occurrence, à jurer. Au-delà de ce jeu sur trois mots, je tiens à indiquer sans plus, le fond de ma pensée. Depuis Baudelaire, la question de la langue (et en France de la langue française) est devenue un enjeu social considérable (combien de fois entendez-vous dire que les mots sont piégés) d'où la linguistique devenant pivot des sciences humaines.

Depuis Mistral, la question de la langue occitane est devenue celle d'un trésor à sauver et s'appuyant sur la linguistique conçue à d'autres fins, elle se met en boîte personnalisée car le trésor des uns n'a jamais été le trésor des autres.

Dans le cadre français le débat sur le sens des mots est la bataille inévitable pour reconstruire une langue bousculée par les mutations sociales. Les dictionnaires cachent un vide, un malaise, une perte de sens, voire une perte de culture.

Dans le cadre occitan, le débat n'est jamais sur le sens des mots, mais sur, ai-je envie de dire schématiquement, le sens des lieux. Les dictionnaires remplissent alors un vide, un malaise, une perte des origines. Ils disent une fidélité à un village, une famille, un peuple, et cachent toutes les infidélités qui ont été faites à la langue.

Deux mondes qui sont l'image inversée d'un même état des lieux : la communication devient le seul sujet capable de faire communiquer ! Car il faudra un jour répondre à la question : communiquer pour dire quoi? une langue pour parler quoi ?

Merci à vous de m'avoir écouté.

Le conte sous-réaliste du trésorier : la couverture du livre sur Cayrou

Il était une fois, en Tarn et Garonne, des membres d'une section de l'IEO. En ce temps là, les associations s'éclataient en groupes divers et manquaient donc de responsables. L'IEO perdit le même soir le secrétaire et le trésorier. Pour occuper respectivement les deux postes, le dévoué président proposa JPD et JMB. JPD, déjà en charge de responsabilités par ailleurs, argumenta pour inverser les rôles, ce qui fut accepté.

JMB, homme d'initiative, lança aussitôt la section sur l'étude des noms des communes afin de publier un ouvrage de référence en la matière. Les réunions de la section se décentralisèrent vers Beaumont et ailleurs et chacun mesura la richesse du travail entrepris avec générosité. Mais au bout de quelques mois, après que bien des notes furent amassées, voilà que le pauvre JMB apprit de la bouche même de GP, un autre occitaniste, qu'il travaillait exactement sur le même sujet, se préparant à publier quelque chose (1). Il faut dire "le pauvre JMB" car malgré des propositions honnêtes, GP, à cause d'expériences passées, n'accepta aucun travail en commun. Le choix devenait simple : ou on laissait GP faire son travail, ou on le faisait en double.

JMB rangea alors le travail sur la toponymie. Cependant, ce serait mal le connaître que de croire qu'il baissa les bras pour autant.

Découvrant l'écrivain FC, il proposa de lancer l'édition du théâtre complet de cet homme. Son idée ne tombait pas du ciel de la science littéraire mais naquit davantage au contact des lecteurs en quête de pièces à jouer de cet auteur fétiche du département de Tarn et Garonne, lecteurs rencontrés lors de stands de vente de livres. JMB ne savait ni frapper, ni se servir d'un ordinateur mais, ne doutant de rien, il commença bénévolement ce travail rebutant sur l'ordinateur de JPD.

Voilà qu'une nouvelle tuile s'abattit sur lui. JPD, confiant de nature, ne sauvegardait jamais sur disquette le travail en repos sur son disque dur. Mal lui en pris, puisqu'un beau soir, il perdit toute la mémoire de sa machine. Des heures de frappe perdue ! Fallait-il se laisser abattre ? Puisque JPD était trésorier, il proposa l'achat d'un ordinateur pour faciliter la tâche de JMB et lui garantir la responsabilité de l'affaire.

C'était un cadeau empoisonné car, sur l'ordinateur de JPD, ce dernier frappait quelques textes tandis qu'avec la bécane chez JMB, tout retomba sur ses épaules.

Tout avançait cependant à merveille quand, triste moment, JPD découvrit que RL annonçait, dans un journal local, "sa" publication du théâtre complet de FC Voilà que l'histoire se répétait. Vite, JPD en informa JMB qui, grâce à l'aide du dévoué président, très efficace en l'occasion, réussit à stopper le projet de RL en obtenant le soutien d'héritiers de FC.

Mieux même : RL acceptant de donner l'adresse européenne où il pensait demander des aides financières, relança l'espoir d'un financement, sans lequel rien ne pouvait se réaliser. Entre GP et RL il est facile de constater où se trouve la générosité !

Muni de cette adresse, JMB, construisit le dossier et suite à la demande l'Europe annonça une première aide de 35.000 F. Les septiques, qui avaient vu échouer tant de projet d'éditions de telles œuvres montrèrent le bout du nez. Dans le même temps, JMB obtint de la mairie de la ville des aides pour publier le dictionnaire du dévoué président. Le travail sur les œuvres connut un premier tournant quand, sur proposition de FMC, il fut décidé d'ajouter à la publication des œuvres théâtrales, les œuvres poétiques, les œuvres en prose et quelques autres écrits. JPD pensa aussitôt (et le déclara de vive voix) qu'on allait vers un livre de 600 pages, ce qui lui paraissait excessif au vu des finances. On le rassura en annonçant que les poésies prendraient peu de place, que les romans seraient sans traduction etc... Et puis il y avait un argument juste : après avoir vendu le tome sur le théâtre (création la plus attendue des lecteurs), le reste serait négligé voire pas réalisé du tout (sauf si les deux tomes avaient été vendus ensemble !). Le travail de publication apparaissant de plus en plus sérieux, des pièces nouvelles surgirent et clopin-cloplant, le pavé prit du poids. A sa joie de voir publier des textes introuvables, JPD voyait se mêler la crainte d'aboutir à un livre peu malléable. Mais puisqu'il fallait tout faire, alors, frappe JMB, frappe et frappe encore, quelqu'un te le rendra bien un jour.

JMB frappa tant et plus qu'à 600 pages, il arriva avec le seul théâtre. Le dévoué président submergé par les corrections, laissait passer les jours avant de rendre la copie aussi JPD proposa d'adjoindre à l'équipe celui qui, en Tarn et Garonne, faisait vivre sur les planches le fameux FC. Par chance AV accepta, et croyant y mettre le doigt, y passa le bras. Retraité, il avait un peu de temps même si la pétanque lui en prenait une part. Comme JMB avait les orteils sur terre, il fit des pieds et des mains pour rassurer le trésorier jusqu'à obtenir 12.000F d'aides de la région. Avec ce nouveau ballon d'oxygène, tout pouvait continuer de plus belle. Dans le même temps, JMB obtint de la mairie de la ville et du Conseil Général, des aides pour publier un livre de FMC.

Au moment où tous les braves militants auraient pu sauter de joie devant l'œuvre accomplie, et ainsi préparer avec audace sa diffusion, FMC déclara incompatible son introduction littéraire et la couverture du livre laborieusement préparée, au cours de plusieurs réunions, par les membres présents de l'IEO, JPD n'ayant pu y participer.

DL avait, avec patience, écouté diverses observations et petit à petit un consensus s'était formé pour un montage de cartes postales envoyées en France par FC lors de son voyage aux USA et proposées par NS. Il fut décidé d'une illustration en couleur prenant la moitié de la couverture pour rendre lisible le montage proposé. FMC jugea ce travail incompatible avec son introduction pour deux raisons : des paysages et des couleurs fades ne peuvent servir de présentation d'œuvres par ailleurs peu mises en avant par le titre. Deux conceptions de la couverture s'opposaient : une couverture devant coller à une vision de l'œuvre ou une couverture capable de susciter la curiosité du lecteur en l'interpellant. Une couverture issue du livre ou issue du lecteur potentiel de 1994. Bref, on acceptait une des propositions de FMC ou il retirait son introduction. Façon disait-il, de dédramatiser le débat. Il proposa une couverture avec seulement une page de texte, couverture à la froideur telle que Cayrou y prenait un air d'auteur de thèse universitaire (belle cohérence entre la couverture et le personnage !). Les trois autres propositions acceptaient une illustration en noir et blanc occupant un quart de la couverture. Sur une, celle d'un paysan vidant son sac et qui avait déjà servi dans un projet précédent. Pour JPD, le cœur de l'œuvre de Cayrou ayant nom les paysans, il

aurait pu trouver heureuse l'apparition d'un tel personnage en couverture mais il préférerait laisser ce sujet pour l'intérieur du livre. Sur l'autre, JPD découvrit un vieux souvenir, le portrait de l'auteur réalisé par un graphiste quelques années auparavant, dessin établi à partir d'une photo très classique où Cayrou pose, sérieux comme un pape. On ne peut pas dire qu'elle caractérise son œuvre. Cependant, JPD aurait pu être d'accord avec cette idée puisque, dans une réunion précédente, il avait insisté pour que le livre contienne des photos de Cayrou. Mais il ne pouvait plus l'être puisque, grâce à JMB et NS, huit pages de photos fabuleuses avaient été réunies, pages qui rendaient ridicule le dessin en question. Par élimination, il ne restait plus que deux propositions : celle initiale soutenue par JMB et la dernière de FMC qui reprenait un dessin précédent de DL. FMC vanta la génialité de ce dessin d'où la couleur était exclue et où les paysages jouaient un rôle secondaire à cause de la présence, dans le montage, de l'enveloppe d'une lettre étasunienne de Cayrou à sa femme. Ainsi la cohérence était retrouvée entre l'analyse de FMC et la couverture ! Parmi les absents, certains auraient soutenu avec plaisir la proposition qui permettait d'écarter l'introduction de FMC (dans un conte on peut faire parler les absents) mais parmi les présents, tous souhaitaient ardemment le maintien de ce texte pouvant apporter une dimension fondamentale à l'œuvre, aussi JPD parla d'un coup d'état. Pour un livre tiré à 500 exemplaires et qui siègerait dans peu de librairies ?

J'ai pronostiqué qu'à moins que JMB ne se défonce encore une fois pour en assurer une vaste promotion (il avait commencé en lançant une souscription qui s'annonçait bien) le livre ne se vendrait qu'à 300 exemplaires.

Le dévoué président JT, qui aurait tant aimé qu'on écrive Cayrou à "l'occitane" c'est-à-dire Cairon, accepta dans un geste généreux de mettre en veilleuse son idée. Depuis longtemps JPD combattait cette approche de l'occitanisme. C'est comme s'il avait décidé, par passion française ou occitane, de s'appeler Demai (ça lui aurait évité de toujours entendre cette question : "il faut deux "m" à votre nom ?").

En toute association, on trouve des approches différentes et cela est bon pour la démocratie donc cette divergence d'idées ne posait pas problème. Dans le débat historique sur la couverture, le dévoué président trouva contradictoire le discours de JPD disant : "ne faisons pas un fromage de la couverture donc ne revenons pas sur la décision". Il voulait dire "Puisque ce n'est pas important pourquoi ne pas céder ?". Il ne faut pas confondre les divergences d'idées et les manières de décider. D'un côté, un travail collectif et de l'autre une proposition personnelle présentée avec menace à l'appui (comme si JMB avait dit : "ou vous prenez la première proposition de couverture, ou je cesse de suivre le dossier."). Entre la démocratie et le coup d'état, JPD ne choisit que rarement le camp du coup d'état (exception du Portugal en 1974). La contradiction réelle n'était pas celle pressentie par le dévoué président qui avait participé à l'élaboration de la couverture sans noter combien elle était "fausse". Pour ceux qui n'auraient pas suivi, ce conte alambiqué, précisons que pour FMC son introduction, c'est LA vérité (2) et la couverture incriminée, exactement le contraire de la vérité. Pour mémoire voici comment FMC s'adressa aux membres de l'IEO pour combattre la décision prise à la réunion décisive où ses arguments communiqués par lettre, avaient été rejetés : « Retour d'un colloque à Pau sur le romantisme occitan, je prends connaissance d'une communication signée de quatre ou cinq noms, concernant la couverture des œuvres de Cayrou, sans aucune sorte d'explications... ». D'entrée FMC

rappelait sa position d'écrivain occitan comme si les lecteurs à qui il s'adressait ne le savaient pas ! En face quatre ou cinq noms (sans doute une signature était illisible), presque une société secrète, lui passèrent une "communication" sans explication. Il aurait fallu écrire la vérité et par exemple : "Je ne partage pas la décision prise par la dernière réunion et je souhaite la remettre en cause ...". Mais qu'importe cette réunion à laquelle il n'avait pu participer ! Pourquoi FMC n'a-t-il pas **dès le début** annoncé : "je suis d'accord pour faire l'introduction à condition d'avoir la maîtrise de la couverture où doit apparaître mon nom." ? Tout le monde aurait été d'accord et l'affaire classée ! (2)

Il n'en fut pas ainsi et pour bien se faire entendre, FMC déclara la mauvaise couverture hors-sujet. JPD essaya de dire qu'il lui apparaissait tout de même difficile que ceux qui travaillaient depuis tant de temps sur le sujet soit hors-sujet, mais son intervention fut déclarée elle aussi hors-sujet. Alors, comme une main quitte instinctivement la plaque chaude sur laquelle elle s'est posée par mégarde, JPD se leva de sa chaise et sortit. Pourquoi ? Seule la vérité blesse et JPD savait qu'en effet, depuis longtemps, il était, comme les paysans, ses parents, un hors-sujet (il ne fut dans le sujet qu'une fois, le jour où il proposa JMB comme secrétaire de l'IEO et de ça, il ne se repentit jamais). La démocratie ne se mesure pas à la qualité des débats, (d'entrée le dévoué président avait eu un mot malheureux "il faut donner la parole à tout le monde" comme si la parole, les présents n'étaient pas là pour la prendre). La démocratie se mesure par la manière de décider. Parce que la couverture n'était pas une affaire d'Etat (dire qui ça signifie "en souhaiter une mauvaise" à ceux qui y travaillent depuis des mois est fort de café) on pouvait bien en rester à la décision prise. De toute façon un hors-sujet ne pouvait décider, aussi, cric et crac, le trésorier est achevé (4) (j'aurai pu au moins mettre en occitan cette dernière formule !).

Jean-Paul Damaggio, 1 Octobre à l'aube.

PS

1) Naturellement on attend toujours la publication du travail de GP sur le nom des communes. Elle a été reprise par d'autres.

2) Naturellement cette version des faits se refuse à être la vérité.

3) Au début tout le monde pensait que JMB n'arriverait pas au bout de son rêve.

4) on aura bien compris que, question "comptes". le trésorier n'ayant que peu d'aptitudes à laissé sa place.

La respiration des statues

"Je comprends que ce soit difficile, mais il faut travailler le langage. C'est un fait de résistance : résister à la modernité, aux choses faciles. » Nanni Moretti 1989.

Rien n'amuse tant les enfants que de rencontrer, en classe, un maître feignant l'ignorance. Supposez qu'ils aient 6 ans quand, s'efforçant d'apprendre à lire, ils reçoivent un nouvel enseignant leur avouant en savoir moins qu'eux. Après les rieurs, il se trouvera toujours une petite fille ou un petit garçon compatissant qui murmurerait : "Ecoute, nous on va t'apprendre."

Vous saisissez comment cet instituteur - il s'appelle Marco Mal - finit par devenir un savant ordinaire dont voici le récit de sa dernière aventure.

Sans qu'il sache vraiment comment, Marco se lia d'amitié avec Alphonse Daudet. Banal, répondez-vous car, à fréquenter les enfants, personne ne peut faire l'impasse sur cet auteur qui vécut dans le ventre d'un loup. Pourtant banal, n'est pas le mot juste, parce que Marco avait vécu son enfance à l'école de l'anti-Daudet, à l'école des papes sans mules et sans pouvoirs, et où les méridionaux n'y tarasconnaient guère. Bref, Alphonse n'était pas de sa république jusqu'au jour où, un enfant voulant questionner son ignorance, lui demanda : "qui est Alphonse Daudet dans la Chèvre de Monsieur Seguin : le loup, la chèvre ou le propriétaire de la chèvre ?"

Et cette question ne laissa plus en paix l'esprit du pauvre Marco. Il décida d'aller demander la réponse à la statue de Daudet située dans un petit square de Nîmes (plein de préjugés, il avait décrété que celle de Paris ne savait pas parler). Il s'installa sur un banc du square, à côté des excitations de la rue, et observant intensément le vieux monsieur sur son socle - il cherchait à lire par-dessus son épaule le petit livre qu'il tenait - il lui sembla tout d'un coup percevoir un clin d'œil. Ce signe de complicité lui parut une approbation de son espoir, que l'artiste avait dû deviner grâce à ses talents de toujours. Aussi nous vous donnons les réponses : Alphonse est la chèvre, le loup est Paris et le propriétaire de la chèvre est la Province.

En revenant chez lui, dans le train, Marco Mal se persuada que les statues étaient la vie de ceux qui savent les regarder. C'est dans cet état d'esprit qu'après sa descente du train, en pleine nuit, à pied, regagnant son appartement, il vit devant le théâtre de sa ville une étrange forme qui remontait la rue de la Comédie (vous connaissez des rues de la Tragédie ?). Le pas lourd, la taille démesurée, la longue robe, tout l'intriguait dans cette silhouette qui respirait la plus grande élégance. Au bout d'un moment il dut se rendre à l'évidence : il s'agissait de Pénélope, habituellement à l'état de statue quelques mètres plus bas. Vu ce qu'il allait vivre, ce n'était pas la lecture d'une BD, à lui offerte par ses propres enfants, qui lui tournait la tête.

Plus qu'un clin d'œil, Marco vit cette fois le corps de bronze de Sapho quitter son siège puis, avec l'aide délicate de Pénélope, elle s'étira patiemment, et classique, quitta son lieu commun. Sans ne se préoccuper de rien, tout était si calme - Marco étant caché

derrière un pilier - elles s'avancèrent vers la rue Mary-Lafon en direction du Musée Ingres. Marco, abasourdi par ce qu'il découvrait, n'osait écouter la conversation des deux statues mais comprit clairement qu'elles étaient décidées à "délivrer Héraclès". Si les deux femmes étaient en liberté dans la ville, le célèbre archer vivait dans le Musée et l'action ne pouvait qu'être périlleuse (à Toulouse ce chanceux à une place en or au bord du canal). Naïf, mais vous le saviez déjà, Marco n'avait pas imaginé qu'il assistait à l'exécution d'un plan minutieux. En effet, pas plutôt en vue du musée, il devina le grec qui en escaladait avec aisance la grille. Il avait dû avoir des complicités dans la maison sinon les alarmes auraient retenti à perdre haleine.

Alors, Marco fit un rapprochement avec l'actualité : nous étions la nuit du 4 Août 1989 et les statues avaient décidé de fêter le bicentenaire par une révolte. Le cœur du rassemblement était quelques mètres en contrebas du musée autour de la statue en l'honneur de Monsieur Ingres. Marco se précipita adroitement pour suivre la conservation à son aise. Il se sentait tout d'un coup des talents d'agent sacré.

– A la place de trois grecs, j'aurais préféré trois belles italiennes disait de manière ironique l'homme qui restait assis sur son fauteuil comme sur un trône.

– Observe tout de même, déclara Pénélope, que sur trois grecs nous sommes deux grecques, et que l'auteur de cette nouvelle a fait appel à un italien pour la dédicace. De toute façon si la chair de femme t'a toujours tenté n'oublie pas que tu es maintenant froid comme le bronze. Mais laissons ces détails pour en venir à notre action syndicale : aujourd'hui plus personne ne pense à nous, plus personne ne nous aime et cette indifférence rampante qui s'empare des hommes et des femmes est aussi insoutenable que la légèreté du temps. J'ai attendu longtemps mon Ulysse mais je n'attendrais plus pour me révolter.

– Je le dis sans m'en plaindre, avoua Héraclès, l'Etat tue les statues. Si nous n'avons plus de sang, l'Etat lui n'a plus de sens. La liberté s'épuise à caresser ses chaînes. Que nous reste-t-il de tous nos jours ?

– Je me souviens d'un temps pas si lointain, lâcha le vieil Ingres qui, en fait, était bien jeune par rapport à ses invités, où des enfants me mettaient une pipe à la bouche, pipe qu'ensuite avec des cailloux ils essayaient de faire tomber. Et le plus beau m'arriva le 14 Août 1902, des polissons comme on n'en fait plus, m'ont induit de coaltar. Les Assis de la Pensée sont venus devant moi se plaindre « de cette fumisterie de mauvais goût » et moi intérieurement je riais. Je vous assure, on ne s'ennuyait pas à l'époque !

Il ne radote pas le peintre car si Pénélope, Héraclès et Sapho sont plus vieux que lui, leurs statues sont venues en ville après lui et n'ont pas connu les irrespects chers au XIX^{ème} siècle.

Sapho semblait la plus triste car son sort n'était pas si mauvais. Placée face au théâtre, elle voyait passer les élites de la ville et en plus l'hiver un vendeur de châtaignes chaudes venait faire, à côté d'elle, un petit feu. Elle aurait voulu se sentir révolté mais ne le pouvait.

Quelle était la plus admirable ? se disait Marco et il avait un faible pour Pénélope surtout en la revoyant à son poste les jours de pluie. La maman de Télémaque avait en ces occasions une robe pleine de reflets bizarres, une dignité plus digne que la dignité, une tenue à faire trembler toutes les adversités. Mais une dernière péripétie sortit Marco de ses rêveries : l'arrivée d'un nouveau personnage, pas plus bronzé que les autres mais tout aussi bronze. Voûté, chevelu et décidé, il émanait de sa personne malgré son état,

une volonté de fer et ses premiers mots n'étaient pas mâchés à la bourgeoise :

– Fichtre ! croyez-vous que notre père à tous - je ne parle pas pour Ingres qui n'est qu'un bastard - aurait admis que ce complot se fasse sans moi ?

– Voilà l'irascible qui vient saccager nos modérations. N'as-tu pas remarqué - dit Héraclès- que ce père que tu invoques n'a pas non plus été invité ? Nous ne voulions pas risquer d'alerter l'attention des vivants par un rassemblement trop important. Quand Sapho et Pénélope sont passées devant le Centaure et ce cher père Bourdelle, elles n'ont rien dit. Cependant ta présence va nous être utile, tu es le seul capable d'utiliser le téléphone pour appeler le polonais Mickiewicz, ce prophète démocrate va nous donner les moyens de changer l'air du temps.

– Quoi téléphoner ? mais d'où vous sortez ? s'exclama le nouveau venu.

Sapho, forte de sa douce voix, et heureuse de se rendre utile, insista auprès de Léon Cladel en ces termes (nous donnons maintenant son nom car Marco vient de reconnaître cet ami de Daudet)

– C'est Pénélope ; elle a appris, sur le marché, à force d'écouter les humains, qu'ils avaient un appareil moderne pour communiquer et nous sommes sûrs que le poète polonais connaît le remède à l'indifférence qui nous oppresse. Il est à Paris, tu le sais bien, pas loin du Pont de l'Alma, au bout d'une allée. Du doigt il indique la direction du bonheur pour tous. Il suffit d'une pièce pour l'avoir au bout du fil et obtenir son secret de la vie.

– Ah non, je ne vais pas payer pour parler ! tonna Cladel. D'ailleurs malgré toute l'estime que j'ai pour le père Bourdelle et son protégé le poète polonais, je n'oublie pas que ce dernier a cru bon de dire un jour : « Oui la force qui, en Europe, ébranlera l'avenir ne peut sortir d'un autre centre que de la France ». Et, cordieu ! il avait cent fois torts ! Ecoutez, économisons une pièce que nous n'avons d'ailleurs même pas, et entrons dans l'action par nous même. Pour manifester notre colère, passons le mot à toutes les statues du monde pour que le 14 Juillet prochain à 20 h (heure médiatique m'a-t-on assuré) nous poussions ensemble... un immense soupir. Surtout ne pas oublier les statues des monuments aux morts qui, je le sais très bien, avaient autrefois leur journée de gloire et semblent vivre dans le désert aujourd'hui.

Marco épuisé par sa journée ne put suivre davantage leur conversation. Il s'en alla au pays du sommeil en emportant cette phrase de Gombrowicz : « C'est certainement très polonais la nostalgie incurable de l'Occident ... et elle est aussi vivante aujourd'hui qu'alors. ». Il la tenait de "Souvenirs de Pologne" que sa fille lui avait offert. Il y ajouta des images de Kieslowski, des images du film "Tu ne tueras point" phrase qui s'adresse davantage au bourreau qu'au criminel ! (notons pour faire plaisir à l'auteur de ce texte que Kieslowski tenta de faire sortir Moretti de son Italie).

La lumière du jour réveilla subitement Monsieur Mal. Il mit un moment avant de comprendre ce qu'il faisait assis dans l'herbe, appuyé contre un mur qui n'en était pas un, et les idées plus en désordre encore que sa chevelure. Il se promit alors de ne plus écouter les enfants pour commencer enfin à leur faire la leçon dans le cadre d'un nouveau programme qu'il pouvait résumer par ces trois termes : look, speech and computer. Apprendre à soigner son imaginaire (voilà pour le look), apprendre à parler jusqu'à aimer une voix de bronze (voilà pour le speech), apprendre à calculer le taux de croissance de l'indifférence (ne pas confondre compter et calculer).

En regagnant enfin sa maison il entendit à une fenêtre une voix radiodiffusée qui donnait les dernières infos : « Le parlement européen, suivant en cela le gouvernement français qui a fixé une fête du cinéma, de la musique, du livre, de la photo ... vient d'opter pour une grande fête européenne des statues qui s'appellera : La respiration des statues et se célébrera tous les ans ... le Premier Novembre. L'amendement proposé à cette occasion par les minoritaires - mettre en berne ce jour-là la Statue de la Liberté de Nueva York - ne fut pas retenu sous prétexte que les étasuniens ne seraient pas d'accord. »

Marco Mal comprit alors, oh ! combien ! il était un savant ordinaire.

27-7-1992 Jean-Paul Damaggio

Dialogue involontaire entre un créateur et son personnage : le 28 juin 1958

A l'instant même où les officiels entrent en scène, Abel, mon héros, pénètre dans le théâtre en claquant la porte du fond. Quelques têtes se retournent vers lui avec étonnement. Dans la salle pleine à craquer, faute de places, Abel s'assoit par terre, dans la travée, pour écouter une dernière fois les discours vaporeux.

Bon, puisque je suis Abel, je reconnais mon entrée bruyante dans le Théâtre Municipal de Montauban lieu de ma dernière distribution des prix. J'ai glissé et suis tombé contre la porte à double battants puis j'ai fait mine de m'asseoir par terre. Ceci étant comment le narrateur peut-il raconter cet après-midi du 28 Juin 1958 sans y avoir participé ? A cette date, soit il se morfondait sur les bancs d'un CP où il devait apprendre à lire, soit il participait au tirage de la tombola de fin d'année.

Croire qu'un narrateur ne peut décrire que les journées qu'il a vécues, prouve toute la naïveté d'Abel. Depuis 1958, 35 ans se sont écoulés et j'ai appris, écouté, lu, vu beaucoup de documents pour y retrouver un temps où je n'avais pas vingt ans. Un temps que je veux mettre au présent. Le proviseur Debax qui s'assoit au centre de la tribune, je le connais mieux qu'Abel pour avoir rencontré plusieurs fois sa femme de ménage. Sa sévérité vis—à—vis de ce torde de héros champion seulement en chimères, je la justifie.

Debax ! Il n'a pas eu à le supporter en tant que proviseur (en passant. je rappelle qu'au Lycée de filles l'équivalent du proviseur est une simple directrice) et il ose cependant évoquer son nom. Du brouillard, les autorités ne sont que du brouillard ! Sur l'homme, la femme de ménage peut dire A ou B. mais sur le proviseur, qui mieux que moi sait de quoi il en retourne ?

Et surtout, parmi les officiels, voici le professeur agrégé de la classe de première, M. Burnol, qui prononce maintenant le discours d'usage sur ce thème : "La lecture, nécessité intellectuelle au siècle de la radio et du cinéma ». Je sens qu'il veut se venger des pitreries que l'année auparavant il dut subir de la part d'Abel qu'il essayait de renvoyer à sa place en lui disant : "Gance change de plan !". Ceci étant, une raison plus profonde justifie son intervention : le cinéma fleurit même à Monclar de Quercy qui sera pourtant la dernière commune à obtenir le téléphone automatique. Sans doute le curé en assure-t-il le fonctionnement Quoiqu'il en soit et sans rentrer dans de telles mesquineries, face à la concurrence baveuse du cinéma, M. Burnol plaide en faveur de la lecture comme personne ne le fera plus. Il parle comme une bibliothèque !

Faut-il, narrateur têtu que vous n'avez rien lu et surtout rien vu pour vous attarder ainsi sur les élucubrations sans âme du professeur de service ? (en passant. j'indique que le mot « élucubration » aura son heure de gloire quand on le détournera). Citez un livre qui changea ou même bouleversa votre vie ? En ce qui me concerne je suis devenu Abel le jour où, à l'école, j'ai découvert l'ordre alphabétique dans un dictionnaire ordre qui donna d'ailleurs le mot alphabet.

Granier Jean—Pierre entend à l'instant son nom et sursaute comme j'aurai voulu que sursaute Abel, qui ne m'empêchera pas d'écouter. Il ne se trouve pas parmi les quatre bénéficiaires du prix de l'Association des anciens élèves. Jean—Pierre, encore dans les petites classes, va entrer en sixième et a donc la possibilité de le gagner encore 6 fois ! Alors que je m'épuise la vie sur les bancs d'une école primaire sans le moindre prix, d'autres enfants de mon âge apprennent à lire dans l'austère Lycée que je ne rejoindrais qu'en 68. Abel a-t-il lui aussi passé ses jeunes années dans le lycée ? Il dût découvrir la lecture seulement vers 1948. Sur ce point, j'avoue mes ignorances.

Heureuse année que celle de 1948 qui me fit découvrir par un hasard merveilleux, que les lettres de mon prénom étaient dans l'ordre alphabétique !

Il fantasme sur l'ordre des lettres depuis dix ans, ce pauvre Abel. J'ai choisi d'évoquer ce jour de remise des prix pour lui montrer que sa passion ne le conduit à rien. Que peut-on lire de particulier dans l'ordre alphabétique ? Ses parents, en choisissant ce prénom, devait avoir en tête des raisons plus décisives. Ils disparurent dès 1942 pour avoir été dénoncé par quelques officiels. Ils mériteraient, de la part du fils, un effort de recherche généalogique que je n'arrive pas à lui imposer.

Juif de naissance, pour comble de malchance j'ai vu le jour en France en l'an 40. Et j'imagine qu'en effet mes parents choisirent en connaissance de cause mon prénom. Bien sûr, le narrateur a raison, l'ordre des lettres leur importait peu comme ces parents qui décidèrent bizarrement que leur garçon s'appellerait Léon sans observer qu'à l'envers, ça faisait Noël. Ils susciteront sans le vouloir une carrière littéraire. Pour excuser ces parents-là, disons qu'ils ne savaient pas qu'en hébreu, Léon et Noël ont des sens précis. Les miens à l'inverse, connaissaient parfaitement l'histoire d'Abel.

Koran ou Bible, Abel joue parmi les bons et Caïn parmi les mauvais (et cher héros, tu comprends les deux raisons qui me poussent à écrire Coran avec un K). "L'âme de Caïn fit prévaloir en lui le meurtre de son frère. Il le tua donc et se trouva du coup un perdant entre tous" dit le premier. "Et Dieu dit : Qu'as-tu fait ? La voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi. Maintenant, tu seras maudit de la terre...". Dit la seconde. Moi, j'ai entre mes mains le bon parmi les bons et au lieu de renverser le monde, il joue avec des lettres !

Laissons l'ordre divin pour en revenir à l'ordre alphabétique dont une lettre me confirma qu'il avait un sens (pour le sens de l'ordre divin, je laisse le narrateur à ses fantasmes). La lettre miracle qui ne me laissera jamais plus en repos est le 'Y' qui se dit "i grec" et qui n'a pourtant rien de grec. Elle signifie "et" en phénicien et j'en saurai toujours gré à la langue espagnole d'en avoir conservé le sens. Comme dans une énumération, où on utilise le "et" avant le dernier élément, la place du 'y' dans l'alphabet démontre qu'un message s'Y cache.

Maintenant que les prix spéciaux ont tous été énumérés par le proviseur, c'est au tour du censeur de prendre la parole pour présenter les prix d'excellence. Toujours rien pour Abel aussi je me tourne vers un heureux élu qui manifeste sans le moindre excès sa joie.

Il est assis pas loin de lui, va quitter la quatrième AB et s'appelle Claude Ravailhes. Quand je serai formé à l'écriture, si je veux changer de héros, en voilà un tout désigné.

Non, mon nom ne sera pas cité, triste narrateur en quête d'autorités ! Pour tenter de faire autorité sans doute ! Non, tu ne me feras pas honte. Elle se produirait par contre à entendre mon nom de la bouche d'un censeur que je vomis. Je vois le paysage de ma jeunesse pour la dernière fois et je ne vais pas me repentir de mes fautes. Je te fais remarquer que pour les jeunes filles, la distribution des prix a eu lieu ce matin dans le Lycée mais pour nous, nous avons le théâtre !

Oublier un tel moment de la vie est impossible et pour Abel, faute du moindre cadeau, ce souvenir sera triste, ne lui en déplaît. Il joue le marginal qui refuse de prendre la bonne voie, seulement, quand l'âge viendra, qu'il ne pourra même pas écrire l'histoire de sa vie pour cause de désespoir, alors il regrettera.

Pour ce qui est des regrets, je m'en tiendrais demain à ceux d'aujourd'hui. Je regrette de ne pouvoir compléter énormément ma collection de mots composés de lettres dans l'ordre alphabétique. J'ai seulement pour le moment : abcès, accès, alors, afin, agio, agir, chiot, cent, choux, cep, clou, bel, coq, cor et défi. L'espagnol non seulement me console concernant le 'Y' mais me ravit avec le mot amor. Plus que jamais je vais poursuivre l'an prochain, à l'université, l'étude de cette langue bienfaitrice.

Qu'il le veuille ou non, Abel restera ce que j'en ferais. S'il veut jouer de malchance, je le changerai en survivant de la malchance. S'il veut jouer dans les ordres mineurs, comme ce jeune joueur de foot qui préféra aux promotions de la ville, l'équipe du village pour continuer d'aller à la chasse, j'élèverais ces ordres au rang de pouvoirs. Demain par exemple on se mariera dans l'ordre alphabétique des noms.

Réussir pour un modeste héros à changer les projets d'un glorieux narrateur me semble exceptionnel et pourtant je sens que je vais y arriver. Plus le récit s'avance vers son terme plus mon tuteur perd des yeux la tribune. Comme je m'appelle Abel, Meged va-t-il pouvoir me marier avec Fatima Mernissi ?

Sur le moment, un grand silence s'impose dans la salle. On annonce le vainqueur du prix du Rotary Club, soit une bourse de voyage d'un minimum de 50.000 francs. Abel a beau dire, cette bourse lui serait d'un grand usage pour un voyage en Espagne. Et attendant, pour qu'il ne me fasse pas de remontrances, je précise qu'il s'agit de francs de 1958 qui vaudront cependant autant que les nouveaux, et j'ai tendance à penser qu'on peut généraliser cette vérité : les anciens valent autant que les jeunes.

Tu veux généraliser ? Fais-le pour les propos suivants d'Henri Lacaze, le sénateur-maire qui ouvrit la cérémonie : "Soyez des êtres de volonté et de caractère, des amoureux de la liberté." Pour partir demain faire la guerre en Algérie, voilà qui est une bonne mise en condition !

Une fois encore, avant même que je ne raconte avec les mots justes ce qu'Abel pense (il confond une pacification et une guerre !) il dévoile lui-même sa vie. Pas héros pour deux sous en classe, il ne le sera pas sur le champ de bataille. Que me reste-t-il ?

Vers les ressources de l'alphabet, voilà vers où je t'invite à te tourner. Si tu veux que je rende plus sérieux le sujet alors apprendis que les billets de banque se comptent par ordre alphabétique. Par exemple sur un billet de 50 f. tu lies dans un coin : X 71. Dans sa série ça veut dire qu'il est le 61.1.897. Que vaut le X ?

Wisigoth de malheur, tu es un wisigoth de malheur ! Jusqu'à quand t'enfermeras-tu dans ta lettre ? Les mains des participants de l'après—midi sont rouges du bonheur d'applaudir et toi tu continues de confondre Belles Lettres et littérature. Allez, puisqu'il faut se lever et partir, rangeons nos disputes.

« X » est la lettre qui en ce moment occupe mes recherches comme tu as pu le vérifier. Il faut que je les poursuive. Si tu voulais quitter le monde de l'ordre des mégas bétas, qu'est-ce qu'on ne ferait pas ensemble ! Le cœur plein d'espérance ! Pourquoi l'alphabet grec comme le latin a-t-il 24 lettres ? 24 lettres comme les jours ont 24 heures. Pourquoi l'espagnol en a 28 comme l'arabe ? Et que fait le français au milieu avec 26 ? Bien sûr il faudrait aussi s'entendre sur la façon de compter.

Y-a-t-il moyen, Abel, de quitter cette salle du théâtre le cœur léger ? Toute la grandeur de la ville réunie autour de sa jeunesse la plus admirable, mériterait son Zola. En son temps, le célèbre écrivain sut peindre toutes les douleurs et combats des sans—grades car ils représentaient le nombre. Maintenant que le pouvoir est largement partagé entre toutes les couches de la société, un romancier équivalent devrait présenter les douleurs et souffrances de ceux qui commandent et qui réussissent. Pendant longtemps toute l'activité humaine consistait à gagner sa vie. Depuis que l'industrie a presque éliminé en France les disettes, l'essentiel n'est plus la vie mais seulement la compétition. Il faut un Zola peintre de la compétition, peintre des gagneurs.

Zola ! Notre narrateur termine en dévoilant enfin ses références. Comme lui qui a tenté de raconter une journée qu'il n'a jamais vécue, Zola évita une descente dans la mine pour écrire Germinal. Aujourd'hui, pour répéter cet écrivain, je vais lui donner des conseils. Tout d'abord qu'il s'assure une présence fréquente sur les journaux et demain à la télé, ensuite qu'il aille se faire photographier dans les pays troublés par l'histoire, hier en Hongrie et maintenant en Algérie, enfin qu'il se construise une cour digne de faire "école". Son sosie moderne survolera alors notre planète d'enthousiasmes. Si une fois encore, je devais retenir trois lettres porteuses pour le désigner, je citerais le B pour le Bavardage, le H pour le Hallali, et le L pour la Légèreté. Mais restons-en là, même les belles après-midi d'été doivent avoir une fin.

Jean-Paul Damaggio avril 1993